

à quelques pas ; mais Jean Creps s'était jeté en avant et avait coupé la corde. Le Bruxellois avait percé de son couteau la cuisse d'un des ennemis ; un autre devait avoir reçu une balle dans le corps, car on l'avait vu tomber de son cheval, et c'étaient ses cris de détresse et sa fuite qui avaient fait quitter le champ de bataille à ses camarades.

—C'est moi, s'écria le matelot, qui ai envoyé une balle dans la poitrine du gredin !

—Ah ça ! où étais-tu donc ? Je ne t'ai pas aperçu un seul instant dans la lutte ? demanda Creps.

—Et nous non plus, affirmèrent les autres.

—Vous ne pensez à rien, répondit l'Estendais. Pour ne pas laisser tordre le cou à notre pauvre blessé, j'ai lié la corde du mulet à ma ceinture, afin d'empêcher la bête de fuir. Protégé contre le *lasso*, j'ai pu charger à plusieurs reprises mon fusil et toucher avec certitude ces scélérats. C'est une balle de mon fusil que le *vaquero* emporte dans sa poitrine. Sans ma présence d'esprit, nous serions peut-être tous morts en ce moment.

—Tiens, ce n'est pas une mauvaise idée, dit Kwik en riant. Dès que nous serons encore attaqués, j'irai aussi me placer derrière le mulet.

Profondément humilié par cette raillerie, le matelot fit un bond en arrière, agita son couteau et fit mine d'en percer Donat ; mais Jean Creps lui prit la main et grommela, pendant qu'il lui serrait le poignet à le broyer :

—Sur ta vie, ne touche pas à un cheveu de sa tête ! Encore un mouvement, et je te brûle la cervelle.

Pardoes et Victor s'élançèrent entre eux. Donat demanda humblement pardon au matelot, prétendit n'avoir pas eu la moindre intention de l'insulter, et proclama tout haut qu'ils devaient à l'habileté et au courage de l'Ostendais la fuite précipitée des ennemis. Cela calma le matelot, et il serra même la main de celui qu'un instant auparavant il voulait égorger.

On examina les blessures de Donat et du baron ; car ce dernier, pendant qu'on le traînait par terre, avait eu la peau toute écorchée. Il se trouva que personne n'était gravement blessé et qu'on pouvait se remettre immédiatement en route.

Le matelot voulut aller à la recherche du *vaquero* tué et de son cheval, sans doute pour voir s'il n'y avait pas quelques objets de valeur à prendre, mais Pardoes le retint et lui dit :

—Non, laisse-le. — En avant, messieurs ! ne perdons pas de temps. On n'est pas en surêté dans cette plaine. Les Mexicains sont vindicatifs, et je ne serais pas étonné si les brigands revenaient en plus grand nombre. Nous devons nous hâter pour gagner ces hauteurs là-bas, où les chevaux ne peuvent nous atteindre.

Lorsqu'ils eurent fait un bout de chemin, le matelot demanda :

— Il y a une chose que je ne comprends pas : nous avons vu premièrement quatre ou cinq chapeaux de paille au-dessus des rochers et les cavaliers qui nous attaquaient étaient nu-tête. Où sont donc restés les hommes à chapeaux ? Il y a là-dessous quelque piège

qui me fait prévoir encore d'autres dangers.

—Tu te trompes, répondit le Bruxellois.

C'est une ruse dont j'ai souvent entendu parler dans les placers. Ces *vaqueros* se fient plus à leurs *lassos* qu'à des armes à feu, car leur coup est toujours rendu incertain par le mouvement du cheval. Ils ne craignent pas beaucoup le revolver ; mais les fusils leur font peur, parce qu'une balle bien ajustée a trop de prise sur eux et sur leurs chevaux. Ils nous avaient vu arriver, sans doute ; aussi longtemps que nos fusils étaient chargés, ils n'auraient osé nous attaquer. Quel moyen de nous faire décharger nos armes ? Il est simple. Ils ont placé sur des bâtons leurs *sombreros* ou chapeaux, et assurément aussi leurs vestes, et les ont fait mouvoir à nos regards ; en outre, ils ont tiré deux ou trois coups de pistolet, et nous, trompés par ces apparences, nous avons fait feu tous ensemble sur nos ennemis supposés. Il n'y a pas autre chose sous l'apparition des *sombreros*.

Donat marchait à côté du mulet et tournait et retournait dans ses mains une chose qu'il avait ramassée sur le lieu du combat. C'était une corde en cuir faite de trois petites lanières tressées, longue de plus de vingt pieds, et portant un nœud coulant à l'un de ses bouts.

Depuis leur dernière réconciliation, le matelot semblait enclin à témoigner de l'amitié à Donat ; il se plaça à côté de lui et lui dit :

—Ce que tu tiens là à la main, c'est un *lasso*, Kwik

—Je le sais, répondit Donat ; mais je me creuse la tête pour comprendre comment on peut pêcher un homme avec cela. Ces gailards-là doivent être singulièrement exercés à jeter le *lasso*.

—En effet, Donat, ils s'en servent avec adresse, mais ce n'est pas sans peine qu'ils l'acquèrent. J'ai fait naufrage, pendant un voyage, sur les côtes du Mexique, et j'ai eu l'occasion de voir de près les *vaqueros*. C'est bizarre ; à peine les enfants de ces gens marchent-ils seuls, qu'ils jouent avec le *lasso*. D'abord ils prennent des chats ou des chiens ; puis des mulets, et enfin des bœufs et des chevaux ; car le *lasso* n'est proprement inventé que pour prendre les bœufs et les chevaux.

En causant ainsi, les chercheurs d'or continuèrent leur route. Victor s'était placé de l'autre côté du mulet et causait avec John Miller dont le pied s'étaient considérablement dégonflé et dont les douleurs étaient beaucoup allégées par les soins fraternels de son protecteur. L'Anglais témoignait une profonde reconnaissance et pria Dieu de lui donner un jour l'occasion de payer les bienfaits reçus.

Jean Creps et le bruxellois parlaient des mines qu'ils allaient atteindre probablement le surlendemain, et de leurs plans pour commencer leur travail dans les placers avec le plus de chances de réussite.

Vers le soir, ils aperçurent dans le lointain trois ou quatre tentes et autant de grands feux. Ils s'arrêtèrent pour reconnaître s'ils avaient des amis ou des ennemis devant eux.

—Ce sont des muletiers, dit le Bruxellois qui portent une provision de farine de Sacramento aux placers. Je vois la charge des bêtes de somme rangée à côté des tentes ; en outre,

j'entends les clochettes des mulets, Avançons donc hardiment, nous n'avons rien à craindre.

Les muletiers, en voyant cette troupe d'hommes apparaître au loin, prirent leurs fusils et se mirent sur la défensive ; mais ils reconnurent que c'étaient de paisibles chercheurs d'or et les saluèrent amicalement.

John Miller reconnut le chef des muletiers, qui avait transporté plus d'une fois de la farine et d'autres provisions pour son père. Comme ce chef s'étonnait de le voir ainsi blessé dans ces montagnes, le jeune Anglais raconta, avec une reconnaissance enthousiaste, comment ses compagnons étrangers l'avaient ramassé presque mourant dans un bois et lui avaient donné leur unique bête de somme pour le sauver.

Là-dessus, les Flamands furent invités à passer la nuit dans cet endroit. Les muletiers préparèrent en leur honneur tout ce qu'il y avait de meilleur dans leurs provisions. On mangea bien et on but surtout gaiement, car ils avaient quelques bouteilles de *rofino* ou eau-de-vie de Catalogne, dont ils firent avec de l'eau chaude une sorte de *grog*, qui reconforta merveilleusement les chercheurs d'or épuisés, et leur versa une nouvelle ardeur dans les veines.

Ce qui les réjouit le plus, ce fut la certitude qu'ils atteindraient le lendemain, dans l'après-midi, les premiers placers du Yuba. On décida que John Miller resterait avec les muletiers, puisque ceux-ci acceptaient la charge de le transporter en peu de jours à la rivière de la Plume. Il voulut donner de l'argent à ses sauveurs, et, comme ils le refusèrent ; il leur fit accepter une nouvelle provision de farine et de lard salé. Cela pouvait leur être bien nécessaire, pensait-il, car tout était incroyablement cher dans les mines depuis la nouvelle affluence de chercheurs d'or. Les Flamands furent libres de suivre leur nouveaux amis ; cependant, ils ne le jugèrent pas à propos, vu que les mulets, pesamment chargés, ne pouvaient marcher que très-lentement. Le Bruxellois ne voulut pas entendre parler de retards ; il fut donc convenu qu'il partirait avec ses compagnons au lever du soleil.

Après que John Miller eut encore remercié chaleureusement ses sauveurs, et serré Roozeman, Creps et Kwik dans ses bras, tous se glissèrent sous la tente et dormirent d'un sommeil tranquille.

FIN.

RECETTE.

CIRAGE POUR CONSERVER LE CUIR ET LE RENDRE IMPERMEABLE A L'EAU.

Prenez une chopine d'huile de lin bouillie, une demi livre de suif de mouton, six onces de cire d'abeilles quatre onces de résine (arcanson) faites fondre et mêlez. Appliquez, avec une brosse, la composition pendant quelle est chaude, ayant soin quelle ne soit assez chaude pour brûler le cuir.

Vous faites cette opération à la chaleur près du feu.